Un boulot pour l'été

Patrick Delperdange

CULTURE
LETTRES ET LIVRE

Un boulot pour l'été

Patrick Delperdange

CULTURE
LETTRES ET LIVRE

Cet été-là, je venais d'avoir seize ans et, pour me faire un peu d'argent, j'avais décidé de me trouver un job étudiant. Mais après avoir demandé à gauche et à droite, tout ce que je suis arrivé à obtenir, c'est assistant cuisine dans un snack du quartier. Je m'y étais sans doute pris un peu tard. J'aurais préféré travailler dans un domaine qui me plaisait, chez un photographe par exemple, ou bien dans un magasin d'informatique. Mais soit les responsables de ces boutiques avaient déjà engagé quelqu'un d'autre, soit ils ne souhaitaient pas faire appel à de la main-d'œuvre supplémentaire.

Je me suis donc retrouvé un matin du mois d'août au « Cent d'wiches ». Le patron avait déniché le nom tout seul et il trouvait ça très original. Il se considérait d'ailleurs lui-même comme très original. Je vous explique : il portait une casquette de base-ball sur la tête, la visière dans la nuque, et il s'appelait Gregory. « Appelle-moi Greg, mon pote. On a pratiquement le même âge, non ? »

Bien sûr, Greg, à deux décennies près, mon pote.

Si cela vous intéresse vraiment, le boulot d'un assistant cuisine consiste essentiellement à réduire en pièces une montagne de légumes en tout genre. Carottes, oignons, tomates, poivrons. Jusque-là, je n'avais pas idée de la masse de légumes qui entre dans la composition d'un sandwich. Mais il faut avouer que lorsqu'il m'arrivait d'en commander un, je refusais la plupart du temps qu'on y ajoute quoi que ce soit. Pas de garniture, non merci, ça ira comme ça.

C'était surtout les filles et les femmes qui semblaient ne pas pouvoir avaler la moindre bouchée de pain sans l'agrémenter de laitue ou de légumes crus. Allez savoir pourquoi. Elles doivent avoir le sentiment que ça enlève un peu de la nocivité de la salade de thon mayonnaise ou du poulet curry.

Je ne m'en suis pas rendu compte le premier jour, parce que j'étais trop absorbé par mes nouvelles tâches, mais il y a pas mal de femmes qui profitent de leur pause de midi pour aller s'acheter un sandwich, qu'elles savourent lentement, comme s'il s'agissait d'un plat délicieux. La plupart du temps, elles sont seules, elles s'installent à une table du fond, et elles boivent de l'eau minérale. Par moments, leur regard se perd dans le vague, comme si elles embarquaient pour un autre monde, loin des odeurs de friture et de la sauce andalouse.

Ce n'est donc qu'au bout d'une semaine de travail que j'ai remarqué la femme brune qui commandait

chaque jour un sandwich au fromage, agrémenté de la quasi-totalité des légumes disponibles. Elle n'était satisfaite que quand ça menaçait de déborder, après quoi, tenant son plateau d'une main, elle se cherchait une place libre.

Elle devait avoir dans les vingt-cinq ou trente ans. J'ai toujours des difficultés à préciser l'âge des femmes, même si je sais faire la différence entre une gamine et une femme mûre, bien sûr. Je sais à quoi ressemble ma mère.

Celle-ci était plus jeune. Et elle était triste.

Elle donnait l'impression d'être toujours au bord des larmes. Elle restait plus longtemps que la plupart des autres clients. Lorsqu'elle avait terminé son sandwich, elle repoussait le plateau devant elle et se plongeait dans des pensées qui ne devaient pas être très réjouissantes, d'après l'expression de son visage. Je m'avançais pour débarrasser, elle levait les yeux vers moi, je lui demandais si elle avait terminé, elle me répondait d'un simple signe de la tête. Elle avait des cheveux bruns très sombres, coupés courts, avec une frange sur le front, et des yeux sombres eux aussi.

J'aurais bien aimé la voir sourire, mais je ne savais absolument pas comment y arriver.

Un jour, alors que le service allait se terminer et que le snack était pratiquement vide, le patron est arrivé avec des cartons de verres et d'assiettes. Je l'ai aidé à ranger tout ça sur l'étagère de service.

« Comment ça se passe, Fred ? m'a-t-il demandé. Le boulot ?

– Ça peut aller, ai-je dit. Pas trop compliqué. Je commence à m'y faire. »

Greg allait ajouter quelque chose quand il a aperçu la femme installée au fond de la salle. Il a posé le carton qu'il s'apprêtait à emmener dans sa voiture, et s'est avancé vers la table occupée par notre dernière cliente. Il s'est assis en face d'elle.

Et je l'ai vue qui souriait, comme si c'était ça qu'elle avait attendu depuis tout ce temps.

Greg devait lui parler, même si je n'entendais rien à la distance où je me trouvais, mais je la voyais qui l'écoutait attentivement.

« Pousse-toi un peu, t'es dans le chemin, m'a dit le cuistot, un gros type toujours en sueur qui devait s'imaginer que j'étais là pour prendre sa place et qui me détestait. Il y a encore pas mal de trucs à nettoyer, je sais pas si tu rends compte. »

Greg s'est soudain levé et s'est éloigné de la table. Il tirait la tête.

« Merde, merde, merde, a-t-il marmonné en revenant derrière le comptoir. Bon, faut que je vous laisse, les gars. Je reviendrai chercher ces cartons tout à l'heure. »

Il a grimpé dans son 4X4 et a démarré aussitôt.

Sous le prétexte de ranger les chaises, je suis allé auprès de la femme qui n'avait toujours pas bougé de sa place.

Et cette fois, c'était clair : elle pleurait.

En me voyant approcher, elle s'est soudain reprise. Elle a sorti une paire de lunettes noires de son sac à main et elle les a mises pour dissimuler ses yeux. Elle s'est levée et a pris le chemin de la sortie.

Je me suis aperçu qu'elle avait laissé son écharpe sur le dossier de son siège, un bout d'étoffe colorée qu'elle nouait autour de son cou. Je m'en suis emparé et j'ai couru sur le trottoir pour la rattraper.

« Excusez-moi, ai-je dit. Vous avez oublié quelque chose.

Elle s'est tournée vers moi. Elle était pâle et on aurait dit qu'elle tremblait.

– Ah..., a-t-elle murmuré en apercevant l'écharpe que je lui tendais. Merci.

– Vous allez bien ? ai-je demandé.

Elle m'a regardé. Je crois que c'était la première fois qu'elle me voyait vraiment. Elle avait ôté ses lunettes fumées, et les larmes n'avaient pas encore eu le temps de sécher au coin de ses paupières.

– Oui, ça ira, a-t-elle répondu.

– Vous ne voulez pas... »

Je me suis interrompu, ne sachant qu'ajouter. Il fallait que je trouve rapidement quelque chose à lui proposer.

« Boire un café ? ai-je ajouté précipitamment. On a parfois besoin d'un petit café, non ? »

Elle a hoché la tête sans un mot.

« Asseyez-vous là, ai-je dit en montrant la table installée sur le trottoir. Je vous apporte ça tout de suite. »

Je suis parti vers le comptoir. Lorsque je suis revenu avec la tasse dans sa soucoupe, garnie d'un morceau de sucre et d'un berlingot de lait, la femme s'en était allée.

Le lendemain, elle n'est pas revenue. Je guettais son arrivée et j'étais prêt à lui offrir son sandwich habituel, avec autant de légumes qu'elle le souhaiterait, mais à quatorze heures, j'ai bien dû admettre qu'elle ne viendrait plus.

Je ne l'ai plus revue au cours des jours qui ont suivi. Greg faisait des apparitions au snack pour s'assurer que tout roulait. J'ai eu l'impression qu'à chaque fois qu'il entrait, il jetait un coup d'œil inquiet vers le fond de la salle, mais peut-être me faisais-je des idées.

Le samedi est arrivé, et Greg nous a annoncé en aparté que le cuistot avait son anniversaire ce jour-là et qu'il avait organisé une petite fête surprise en son honneur le soir-même. C'est le genre de festivité qui ne m'a jamais plu, et j'étais déjà occupé à penser à une bonne excuse pour m'éviter ça, mais Greg a tellement insisté que j'ai fini par accepter son invitation. On s'est cotisé pour offrir un lecteur Blu-Ray au cuistot. À vingt heures, on était donc tous rassemblés au snack dans le noir, guettant la voiture de Greg qui devait arriver en compagnie du cuistot, soi-disant pour examiner avec lui les achats de la semaine.

La surprise, c'est nous qui l'avons eue. Quand la porte du snack s'est ouverte, c'est la jeune femme brune qui est apparue dans la lueur des lampes que l'un de nous venait d'allumer d'un coup.

Elle portait une petite valise au bout d'un bras. Son écharpe était nouée autour de son cou, et cela m'a fait plaisir, comme si j'étais en quelque sorte responsable de ce point de détail. Elle a cligné des yeux dans l'éclat des lampes.

« Gregory n'est pas là? a-t-elle demandé. On m'a dit qu'il était ici pour la soirée...

– Il va arriver dans un moment, a expliqué la femme qui nettoie le snack tous les matins. On l'attend. »

Au même moment, le moteur du 4X4 de Greg a rugi dans la rue, et par la vitre, nous avons tous aperçu le cuistot qui sortait de la voiture pour entrer dans le snack.

La femme s'est tournée vers la porte. Elle avait posé sa petite valise sur le sol à côté d'elle. Le cuistot est entré et nous a tous regardés. L'effet de surprise était un peu raté, il faut bien l'avouer. N'empêche, il avait l'air content qu'on soit là, même si personne n'avait encore entamé le moindre chant d'anniversaire. On aurait cru que chacun d'entre nous restait dans l'attente de ce qui allait survenir.

Et puis Greg est arrivé lui aussi. Il fronçait les sourcils. Il allait nous demander pour quelle raison on avait allumé avant leur arrivée. Il a ouvert la bouche, et puis il a vu la jeune femme aux cheveux sombres qui se tenait juste à côté de lui.

« Tu n'as rien à faire ici, a-t-il déclaré.

– Il faut que je te parle, a dit la femme.

– On s'est déjà parlé, a rétorqué Greg. Beaucoup trop. On n'a fait que ça depuis des jours, Mara. J'en ai par-dessus la tête. Tu peux comprendre? Je croyais vraiment que tu avais compris.

– Gregory, j'ai une chose importante à te dire, a-t-elle ajouté.

Greg s'est détourné, et a fait un pas à l'intérieur du snack. Il paraissait très calme. Il a eu un sourire. Un sourire très particulier, qui lui retroussait le coin des lèvres sans découvrir ses dents. On aurait dit qu'il n'avait plus aucune idée de notre présence dans la salle. Il a pris une longue respiration, puis il a remué la tête.

– Bordel! Mais j'y crois pas. Tu vas jamais me lâcher, c'est ça? Tu ne vas pas comprendre que j'en ai plus que ras-le-bol? Mais comment il faut te le dire? »

La femme a fermé les yeux en entendant ce qu'il venait de déclarer. Comme si cela pouvait empêcher ces mots de pénétrer en elle. Mais ce n'était pas possible. Tout le monde avait entendu Greg, et elle également. Les yeux toujours fermés, elle a empoigné sa petite valise et elle est sortie.

Je crois bien qu'elle a traversé la rue sans rouvrir les yeux, parce qu'il y a eu un crissement de freins à l'extérieur, en même temps qu'un bruit de klaxon.

J'ai observé Greg. Il était en train de remuer la tête, avec une expression de lassitude extrême, le dos tourné à la porte. J'ai essayé de voir ce qui se passait au-dehors, mais le soir était tombé et la lumière vive dans le snack ne permettait pas de distinguer la chaussée.

« Bon, alors, qu'est-ce qu'on attend? a demandé Greg. On le fête, cet anniversaire, oui ou non? Il est où, le cadeau? »

Je suis sorti du snack. J'ai aussitôt aperçu la silhouette de la femme, tenant sa valise au bout du bras, de l'autre côté de la rue, et qui s'éloignait. Je l'ai rejointe, en me faufilant dans la circulation de ce début de soirée.

« Il ne faut pas... », ai-je dit, de manière très gauche, sans même réussir à terminer ma phrase.

J'avais pourtant envie de lui faire une longue et très précise déclaration, mais les mots n'étaient pas arrivés jusqu'à ma bouche, restés coincés quelque part en moi avant d'être exprimés.

Elle n'a pas eu de réaction. Elle avait les yeux ouverts, mais elle aurait tout aussi bien pu être devenue aveugle.

Son regard restait perdu comme au fond d'un puits.

« Mara? ai-je dit, en lui prenant le bras. Écoutez-moi.

Je ne sais pas où j'avais trouvé l'audace de prononcer son prénom, mais cela a paru la sortir de son engourdissement.

– Qu'est-ce que... Qu'est-ce que vous me voulez? a-t-elle demandé.

– Je travaille pour Gregory, ai-je expliqué. Je vous ai vue plusieurs fois au snack. Je sais que vous avez des problèmes, mais je...

– Des problèmes?

– Ça ne va pas très bien entre vous.

– Mais laissez-moi, a-t-elle brutalement lancé. Je ne vous connais pas. Qu'est-ce que vous croyez? »

Je me suis rendu compte que je la tenais toujours par le bras, de manière à la rapprocher de moi, sans en être conscient. Elle s'est libérée de mon étreinte et s'est détournée pour s'éloigner.

J'ai senti une bouffée de chaleur me monter au visage. Je n'avais même pas réussi à lui adresser la moindre parole d'apaisement. Sans parler de tout ce que j'avais pu imaginer en silence depuis que je l'avais aperçue pour la première fois.

J'allais retourner passer la soirée avec mes collègues quand, dans un dernier regard dans sa direction, j'ai vu qu'elle escaladait le petit talus donnant accès aux voies de chemin de fer. Si je n'avais pas tourné la tête à ce moment précis, je ne l'aurais pas aperçue, dans la lumière tombant d'un réverbère.

Je ne sais toujours pas pourquoi, mais j'ai senti la chair de poule hérisser mes bras.

Et je me suis mis à courir.

Quand je me suis retrouvé au sommet du talus de terre, elle avait eu le temps de dévaler la pente de l'autre côté et de s'engager sur les voies. Elle marchait d'un pas rapide et déterminé. Elle a franchi une première rangée de voies, puis elle a disparu à ma vue, en passant dans l'ombre d'une locomotive laissée sur une voie de garage.

J'ai entendu l'avertisseur d'un train qui approchait de la gare voisine, une longue sirène plaintive et menaçante à la fois.

J'ai dépassé la locomotive à l'arrêt, cherchant à voir où Mara avait pu passer.

Elle se tenait là, au milieu des rails, sa valise au bout d'un bras, la tête baissée, forme fragile et sombre dans l'obscurité. Le convoi en approche ne se trouvait plus qu'à une dizaine de mètres tout au plus, mais elle ne

paraissait pas s'en inquiéter.

J'ai agi sans réfléchir. Si je l'avais fait, j'aurais perdu un temps précieux.

Le lendemain était un dimanche.

Le lundi matin, Greg m'attendait lorsque je me suis arrivé au snack.

Il m'a d'abord jeté un regard, sans même me souhaiter le bonjour puis, en parlant vite et d'un ton sec pour m'empêcher de répliquer, il s'est décidé à m'annoncer que ce n'était plus possible, que je ne convenais pas pour ce boulot, qu'il lui avait fallu un petit temps pour s'en rendre compte, qu'il était désolé.

Il m'a payé ce qu'il me devait pour les jours prestés, et a ajouté un petit supplément pour le dédommagement.

Je suis resté avec l'argent dans la main, à repenser à ce qui avait eu lieu le samedi soir. J'étais certain que Greg y pensait également. Peut-être même qu'il n'avait fait que penser à cela depuis que c'était arrivé. C'était en tout cas ce que j'espérais pour lui.

Quant à moi, j'avais perdu mon boulot d'été, et je n'en retrouverais sans doute pas d'autre avant la fin de la saison, mais cela n'avait plus beaucoup d'importance à mes yeux.

Greg attendait que je quitte le snack. Il était impatient de ne plus subir ma présence.

« Tu n'as rien fait pour ça, ai-je dit juste avant de m'en aller et de le laisser avec ses remords. Je crois même que tu aurais préféré qu'elle disparaisse une fois pour toutes de ta vie, mais je suis content qu'elle soit vivante. »

Copyright : Patrick Delperdange (2010)

Graphisme : Françoise Hekkers – Direction Communication, Presse et Protocole
Ministère de la Communauté française

Editrice responsable : Martine Garsou – Service général des lettres et du livre
Ministère de la Communauté française-
Bd Léopold II, 44- 1080 Bruxelles
www.lettresetlivre.cfwb.be

Ce texte est publié grâce à :
L'Administration Générale de l'Enseignement
et de la Recherche Scientifique du Ministère de la Communauté française
www.enseignement.be

Patrick Delperdange est né en 1960. Il vit et travaille à Bruxelles. Il a publié plusieurs ouvrages en littérature jeunesse. Il est par ailleurs scénariste de bande dessinée. Il est également l'auteur de *Coup de froid*, un roman noir paru chez Actes Sud, ainsi que de *Chants des gorges*, publié en 2005 par Sabine Wespieser Éditeur, roman qui a remporté le Prix Rossel, prix littéraire le plus important de Belgique francophone.

Dernier ouvrage paru : *Un peu après la fin du monde*, Editions La Renaissance du Livre, collection Le Grand Miroir, 2010.

Pour en savoir plus :
http://patrickdelperdange.e-monsite.com

© Nicolas D.

Du même auteur pour la jeunesse :

Ishango, Nathan, 2010
Tombé des nues,nouvelle éd. Mijade, 2008
Julien d'Ombres, Gallimard, 2005
L'œil du Milieu, trilogie, Nathan, 2003-2004
Comme une Bombe, Mijade, 2000

La première
la deux
LE VIF.be L'EXPRESS